AU ZOO

"On ne sait pas si c'est un lion ou un tigre car la photo est prise de trop loin. Je suis trop petite, il fallait que je me mette sur la pointe des pieds. Il y avait des fleurs devant moi."

Est-ce toujours un animal ce que je vois au zoo ? N'est-ce pas l'image d'une nature captivée que l'homme se serait crée pour lui, chez lui ? Est-ce encore un animal celui que j’observe constamment avec mon reflet d’humaine dans la vitre qui me sépare de lui ? Celui qui ne foule jamais la terre de ses ancêtres, qui ne mange plus ce qu'il trouve à l'état sauvage, qui ne vit pas sous son climat d'origine, qui ne chasse plus pour se nourrir… C'est là le doute troublant de l'espace du zoo qui participe au fantasme de connaissance de l’animal sauvage, alors que l'on y voit un être plus virtuel que naturel. L’animal dans le zoo n’a plus rien à voir avec son origine. Il est le rescapé en captivité d’un monde en voie de disparition à l’état sauvage, le sacrifié de l’abus de pouvoir des hommes sur la planète.

On dirait un animal d'élevage que l'on nourrit non pas pour le manger mais pour le regarder et le garder près de chez soi avec l'illusion depuis peu de pouvoir le remettre en liberté dans son milieu naturel.

Je suis allée au zoo, petite et en famille. J'appartiens aux familles qui ont été rendre visite aux animaux. Je dis "rendre visite". C'est étrange puisque l'animal ne pourra jamais me rendre sa visite. Ce sont des rendez-vous à sens unique où je reste libre. Je n'ai aucun souvenir des scènes où je suis photographiée par mon père. Pourtant c'est bien moi de dos, face à Coco, l'éléphant d'Afrique dans son enclos. [001] Sans aucun doute. J'ai quatre ou cinq ans et je ne me souviens d'aucun éléphant au Zoo de Vincennes. Il y avait aussi Siam là-bas en 1974. Pas la mémoire. En revanche, je me souviens très bien des singes et plus précisément des babouins. On a du mal à me convaincre de continuer la visite. Je suis scotchée aux singes. Ils sont nombreux, il y a de l'éducation dans l'air, du jeu, de l'anatomie et de la communication. Le groupe se cherche, s'épouille, se court après, s'immobilise, se coince, s’accouple ensemble compulsivement toutes les deux secondes et par derrière dans le généreux bordel de leur enclos extérieur. Leurs organes génitaux sont livrés en plein jour. De ça je me souviens très bien. Pour la première fois je suis crûment face à un groupe qui évidemment nous ressemble !

Plus tard, je continue à aller au zoo, lorsque je voyage adulte pour mon travail d'artiste. Qu'est ce qui me pousse à traverser Hanoï, Niamey, Bangkok, Duchanbé, Barcelone pour visiter les animaux en captivité ? Je continue à aller voir les animaux dans des parcelles artificielles de nature fabriquée au cœur des villes où je suis de passage. Visiter un zoo c'est toujours quelque chose. On est dans l’évidence, face à la preuve que l’animal existe. C'est le seul endroit à ma connaissance pour voir un lion ou un orang-outan de très près. Dans certains zoos, on peut également y observer le même jour 4998 autres spécimens... Combien d'enfants, après Kipling puis Disney, devant un gros serpent du vivarium se sont exclamés : "Ah mais c'est Kaa ! Regarde c'est Kaa !" Et là, de se remplir du vrai Kaa, de la vraie Bagherra et du vrai Baloo... Enfin de s'en remplir à la manière d'un homme au zoo.

*- Ainsi, c'est là cette graine d'homme dit Kaa. (…) Aie soin, petit, que je ne te prenne jamais pour un singe par quelque crépuscule, un jour où je vienne de changer d'habit. (Le livre de la jungle. Rudyard Kipling.1894)*

Ici, aucune crainte d'être pris “par et pour” qui que ce soit, le vrai face à face avec l'animal n'existe pas. Les lois du zoo sont l’opposé des lois de la jungle. C’est l’homme qui décide de tout. L'animal est isolé du visiteur et la perspective réciproque de pouvoir se toucher est réduite à néant par la sécurité mise en place. J'observe et je suis pleinement spectatrice de la scène. Un écran dur et invisible me sépare de l'animal. Je suis le témoin principal du film de sa vie en captivité qui se déroule sans pellicule du matin au soir. Les animaux sortent des livres pour devenir des séquences vivantes encadrées dans un enclos. Je suis le plan des allées balisées. Les girafes regardent les manchots et une partie de la giraferie sent le poisson. Les gazelles hument l'ours polaire. Les odeurs se mélangent. Les poils, les plumes, les écailles, les cuirs, tous les continents sont au même endroit en même temps, à la même heure, le même jour et sous le même climat. Maintenant nous savons réchauffer comme nous savons refroidir. Le zoo est le raccourci spatial des échantillons d'animaux planétaires. Pour eux, il est artificiel autant qu'il est humain. L'arrivée ou la naissance dans le zoo modifie chaque fonction qui devient obsolète. La plus remarquable est le camouflage. C’est le premier contact visuel avec l’animal. Sortie de son contexte naturel, chaque couleur de l’enveloppe extérieure faite pour se fondre dans le paysage ressort comme autant de motifs extraordinaires, jusqu’ à se demander ce qu’ils font là. Dans un décor de béton gris toutes les peaux des animaux du zoo deviennent alors des inventions plastiques inouïes pour qui s’intéresse aux formes, aux couleurs et aux odeurs. Une fourrure sans logique de mimétisme ou de camouflage dans son enclos d'artifices saute aux yeux du spectateur et la girafe, la panthère, le lion, l'éléphant, le rhinocéros et tous les autres animaux du zoo contribuent à un festin visuel du réel. Les animaux sont les tatouages de leurs enclos. Dans la nature le camouflage est réversible, dans le zoo, il perd toute latence. L'animal dans la nature fait partie du décor. L'animal dans le zoo ne fait pas partie du décor.

Pour moi, cela se passe avec les soigneurs *dans les coulisses.* L'animal est dans sa loge où il dort, mange et où le matin, il attend pour sortir. Les animaux du zoo sont tous les jours en représentation dans leur enclos extérieur ouvert sur les allées du parc pour les visiteurs. On parle de loge et non de cage à propos de cet *espace privé*, loin des regards. Il y reste toute la nuit avant sa sortie le matin et il y retourne après sa "présentation" au public en fin d'après-midi. Lorsque le zoo est fermé, le rituel est le même. Pour des raisons de sécurité, l'animal est rentré tous les jours avant la tombée de la nuit. À l'éventuelle chute d'un arbre dans l'enclos qui entraînerait possiblement blessures ou mort de l'animal, s'ajoute aussi la potentielle aubaine pour lui (pas pour le directeur du zoo) que l'arbre devienne un pont vers la liberté et l'inconnu (ce qui d’ailleurs peut aussi se transformer en son pire cauchemar aussi)… J'ai rendez-vous à 8h00 du matin dans la salle des soigneurs derrière l'entrée du parc. Là, on me demande quel animal je veux observer et je passe derrière le soigneur qui est désigné ce matin-là.

Chez les fauves.

D'abord il y a le son du lion qui imprègne tout, toutes les vingt minutes une sorte de plainte sourde et grave se dégage de l'atmosphère. Wahoo, Wahoo, Wahoo répété une quarantaine de fois. Je dors à quelques kilomètres du zoo et j'entends la nuit les rugissements du lion bien qu'il soit barricadé dans sa loge et moi dans ma chambre. Un mâle marque son territoire en urinant et aussi en rugissant. Ses congénères sont au courant, tout le monde est au courant. En approchant de la fauverie, le son s'amplifie. À chaque ouverture de portes, la soigneuse préviendra les animaux de sa présence en leur parlant constamment. Pour elle c'est une habitude, pour les animaux aussi. Sa voix dès les premiers instants m'interpelle. Elle appelle le lion par son nom "Simba". (Combien de lion au monde à cause de Disney s'appelle Simba ?) C'est une voix très rassurante, presque maternelle. Ouverture d'une première porte en bois, fermée à doubles tours avec une petite grille au niveau du visage par laquelle elle dit "coucou". Un sas coulissant à barreaux métalliques est fermé aussi à doubles tours. En l'ouvrant, la soigneuse dit *" Oh la la Simba"* avec une moue de la bouche qui oriente le ton de sa voix vers un brin de compassion dédramatisant la situation. On entre dans le couloir. Le lion gémit et trépigne, tourne dans sa cage. Les lionnes sont plus calmes, elles attendent silencieuses. À l'intérieur, un son de gros coffre à fourrure résonne et l'odeur est ammoniacale. L'urine pique les yeux. Le sol en béton est souillé d'urine et d'excréments mélangés ensemble par les allers retours incessants de l'animal. Les os du boucher distribués la veille sont secs, ils ont été léchés puis re-léchés. Les premières fois sont toujours très chargées. Je suis la mission quotidienne. Mon être est programmé pour suivre. Je regarde, j’entends, je sens, je peux toucher, si cela est autorisé. Je suis volontaire. Je suis là pour observer. Ma caméra est toujours allumée et mon appareil photo aussi. Me retrouver avec l'animal après la nuit est inédit. Dès que je m'approche de la cage, le lion ouvre grand sa gueule contre la grille en rugissant plus fort vers ma personne. [002] Ma caméra sursaute en même temps que moi et le film. C'est une première fois réciproque. Je n'ai jamais été aussi près d'animaux sauvages carnivores, et je souhaite que ce ne soit pas une habitude. Je reste de passage et je prends, d'un coup sec, cette réalité qui concentre les scènes les plus dures de la captivité. La bête veut sortir. Depuis combien de temps ? (Je pense à l'insomnie du jeune soigneur à quatre heures du matin qui se réveille en sueur pensant au lion qui tourne déjà dans sa cage depuis une heure)… Elle veut sortir. Elle en crève d'envie, ça crève les yeux. On dirait que la bête est folle des murs, que les murs la rendent folle, qu'on a moulé sa folie dans du béton et qu'elle ne pourra jamais s'habituer aux portes qui n'existent pas dans sa nature.

Le couloir où je me trouve avec la soigneuse donne sur trois loges séparées communiquant par une petite trappe latérale en métal ajouré et fermée. Ici personne ne dort dans la même pièce. Une lionne à gauche, le lion au milieu et une autre lionne à droite. Chaque loge possède une porte sur ce couloir, elle n'est ouverte qu'après le départ des animaux pour un nettoyage à grandes eaux. Chaque loge a aussi une trappe à guillotine qui donne sur un autre couloir à l'opposé débouchant sur l'enclos extérieur. Trois poignées fixées à des crochets sont à actionner pour ouvrir chaque trappe. Vert, bleu, jaune, l'ensemble du dispositif a été bombé en position accrochée pour remettre tout dans l'ordre, toujours tout dans l'ordre. [003] La poignée verte sur le crochet vert, la bleue sur le bleu et ainsi de suite c'est la règle. Le lion fait les cent pas. Il sortira en dernier. Les deux lionnes en premier, le lion à la fin. Les félins sont maintenant dans le couloir du fond et puis très vite, il reste une poignée à tirer pour accéder à l'air libre. Ouf, c'est le plein air. Le tout a duré quelques minutes. L'espace repose à présent. L'adrénaline est sortie au galop désincarnant d'un coup le bâtiment. La soigneuse ouvrent les cages en grand. Les os sont déplacés dans le couloir. [004] Tout l'espace est lavé au jet. [005] Le sol est en béton. Il n'y a pas de litière chez les lions. La loge ressemble à une cellule carcérale pour un seul prisonnier et plus gaiement à une chambre d'adolescent avec lit à une place sans poster ni rien du tout. Une couche à lattes en bois de soixante centimètres de large est fixée à un mètre du sol contre le mur. [006] C'est raide et il y vivra vingt ans, deux fois plus que s'il vivait dans la savane où il doit défendre son territoire tout en se prélassant aussi sur des roches plates gorgées de soleil africain. Pourquoi est-ce que je pense aux origines de cet animal en le voyant au zoo ? Ce lion est né ici, il ne connaît(ra) pas l'Afrique. Est-ce parce que nous ne venons pas du même continent que je pense aux terres lointaines de ses ancêtres ? Est-ce le symbole d’une puissance et d’une liberté enfermées qui crée dans mon esprit ce retour aux sources ? Je ne pense évidemment pas pareil devant l'enclos de l'âne du Poitou.

Sa présence est aussi la réalité d'hommes et de femmes contraints à l'exil, installés loin de leurs origines, déracinés et sans aucune perspective de retour. (à développer).

Dans les espaces où je suis passée, un sentiment de mimétisme s'est crée avec chaque animal. Une première fois réciproque provoquant une sorte de contagion entre la bête et moi. Elle n'a jamais été aussi près et sans apprêt. Elle est à portée de son, de regard et d'odeur. On ne se connaît pas et j'entre chez elle, accompagnée de quelqu'un qu'elle connaît très bien. Je dis chez elle mais, je suis chez moi. Mon espèce a crée cet espace. Tout est fait pour que je ne sois pas en danger et que l'animal ne puisse jamais m'atteindre de son plein gré. Je suis du bon côté, si je puis dire, celui de la domination et de la liberté. Et moi j'ai envie de provoquer la lionne. Je suis sur-protégée et elle ne peut pas me saquer, je le sens (plus chez la lionne que chez le lion). Dès que nos regards se croisent, elle a envie de m'éclater. Elle est entrain de manger son os sur sa couche. J'insiste, je me décale pour l'observer un peu. Les traits de son visage partent vers l'arrière, comme si elle sortait la tête d'une voiture qui roule très vite. J'aperçois sa queue qui balance nerveusement. Elle se crispe sur son os. [007] Ça dure deux secondes. Je prends une photo. Je détourne les yeux et je m'excuse tout bas. J'ai honte de profiter de la situation comme ça. Au premier plan de la photo que j'ai prise, en plus du mur puissamment grillagé, un lourd cadenas en métal jaune de la couleur de ses poils fauves se cadre juste au dessus de sa tête.

La lettre au lion. J’ai profité de la fermeture du zoo pendant l’hiver en me disant que les animaux seraient plus attentifs à ma présence. Cela fait plusieurs mois que leur quotidien est sans visiteur et qu’ils ne voient que les soigneurs. Je suis arrivée à 8 heures du matin, j’ai suivi le soigneur à la fauverie. Une fois les félins dehors, je suis restée dans les allées, près d’eux, déclinant l’invitation d’aller sortir les trois rhinocéros. Je filme le lion qui, en rugissant dans le petit matin, fait devant lui un gros nuage de buée. À ce lion, il manque la queue. Le vétérinaire n’a pas pu la sauver après que l’une des lionnes lui ait croquée. Lorsqu’il est revenu d’un séjour de reproduction dans un autre zoo, elle lui a sauté dessus. Après ça, j’ai coupé la queue à un de mes lions en plastique et j’ai dit au directeur du zoo de faire pareil à tous les lions de sa boutique en hommage à Simba. Il s’est marré et m’a dit “T’es con”. [008]

Ce matin-là, moi j’ai une phrase en tête dont je veux me servir dans une de mes vidéos : “Cher lion, c’est pas parce qu’on t’aime pas qu’on t’a mis là, c’est parce qu’on t’aime.” Je regarde le jeune homme entrain de nettoyer, côté public, les baies vitrées de l’enclos avec un seau et une raclette. Une des lionnes saute sur la vitre, en fait, elle saute sur le gars. [008a] Il me dit qu’elle fait toujours ça. Son crâne est énorme, elle est magnifique. Ses yeux sont la beauté d’un autre monde. Si près, à quelques centimètres, elle a la puissance évidente. [008b] Elle gagne au face à face. Peut-être est-ce celle qui ne peut pas me saquer ? Celle aussi qui a mordu la queue du lion ? On l’observe. Elle nous observe. On et elle sont étrangement là pour ça. Plus loin, le mâle rugit en marchant pendant plusieurs dizaines de secondes. Il se couche, il est calme. Il regarde la lionne suivre le long de son enclos un soigneur qui pousse une brouette à l'extérieur. Je me photographie dans le reflet avec l’autre femelle couchée sur une pierre plate derrière la vitre à cinq mètres. Elle me regarde. Je me cale pile dans le rond de sa face et j’efface par ma présence reflétée tout l'intérieur de sa gueule à elle. Deux petites oreilles de lionne pointent au dessus de ma tête comme si j’avais un masque en plastique pour enfant. Elle se met de profil en ouvrant grande sa gueule, je l’imite. Ça fait de drôles d’autoportraits. [009] J’inscris sur la vitre cette phrase que j’ai dans la tête qui vient de mon carnet de notes. Il est dix heures, ça me plait moyen et je stagne devant les lions. J’attends encore un peu puis, je vais chercher mon Pierre que j’ai laissé dormir à l’hôtel. J'y récupère mon ordinateur. On prend un café. On retourne au zoo, on fait le grand tour. Je me reposte devant les lions, il est midi et demi. Ma caméra est sur pied et cadre mon ordinateur allumé au premier plan. Il fait soleil. Le lion est couché à l’arrière plan. On ne le voit pas, il est sur-exposé, cramé par le filtre que j’ai activé pour pouvoir lire la phrase que je vais écrire sur l’écran. J’appuie sur Play de ma caméra. J’apparais de dos et je commence à taper à l’ordinateur en capitale et corps 72.

“Cher lion,   
c’est pas parce   
qu’on t’aime pas   
qu’on t’a mis là,   
c’est parce   
qu’on t’aime.”

Les lettres s’inscrivent une par une, je vais à la ligne comme ci-dessus. A la fin, je fais remonter en haut de page “c’est parce qu’on t’aime”. Ça reste tout seul à l’écran. Je me lève, je retourne derrière la caméra pour décocher le filtre. L’image sur l'écran s’assombrit et redevient normale. Je zoome sur le lion qui n’a pas bougé et qui tout d’un coup, en bout de zoom, se met à rugir comme d’habitude mais cette fois-ci comme par magie, il reste couché. Il s’est juste un peu redressé et il rugit pendant quarante secondes sans s’arrêter. Je n’en reviens pas de la chance que ma caméra en position Play a. À la fin de la prise, lorsque le lion se tait et ferme les yeux, je me tourne vers Pierre et on se prend dans les bras les larmes aux yeux. Il me dit "Viens, on s'en va. Tu l'as, c’est dans la boîte !" [010]

Les pays riches possèdent sur leur territoire plusieurs zoos. Europe (181 zoos), Afrique (3 zoos), Asie (41 zoos), Moyen Orient (34 zoos), États-Unis (21 zoos). Pour beaucoup ce sont des entreprises privées et familiales.

Dans les villes, tout est à portée, à deux pas. Tout est fait pour la proximité. Les riches veulent tout, tout de suite. Moins d'un enfant sur cinq en Afrique a déjà vu un éléphant, c’est à dire moins de 20 % : l'éléphant y est sauvage. 80% des enfants de plus de dix ans vivant dans les pays riches ont déjà vu un éléphant. L'éléphant y est captif. À Amboseli National Park, au Kenya, les visiteurs passent 45 % de leur temps à chercher et à observer un seul animal, alors que, dans le même délai dans le zoo, ils en auraient vu des dizaines. Sa captivité est la raison pour laquelle l'animal est visible. Dans la nature, il nous fuit et vit caché. Même le plus gros a appris à se méfier de ce que l'on est, et de ce que l'on produit. Quel genre de type sommes-nous pour lui ? J'imagine des prédateurs à l'instinct de survie redoutable, armé jusqu'aux dents, dominant et partout. On a la puissance à distance de lâcher un bruit qui lui fait peur, qui le fait courir, puis qui fait couler du chaud quelque part sur son corps qui devient rouge à cet endroit précis. S'il ne tombe pas tout de suite, il continue comme il peut sa course, c’est chaud, ça coule, ça colle, ça lui fait mal, et puis cet évènement fait qu'il disparaît du monde réel.

On doit sentir très fort.

Dans la nature, l'animal que je vois de près est souvent un animal mort. Dans le zoo, l'animal n'est pas mort mais sa nature est humainement très modifiée. Il a perdu une part de son animalité. Il est forcé à être vu et sa visibilité l'humanise. En le voyant, je le pense avec mon cerveau d'humaine. Comment pourrais-je faire autrement ? Pour penser l'animal autrement, il ne faut pas que je sois dans un zoo, il faut que je me retrouve chez lui et qu'il décide de la distance entre nous. (girafe dans la nature).

Au zoo, ça sent l'humain. L'animal se cache, mais l'architecture de son enclos est pensée par l'homme et ses cachettes aussi. L'espace du zoo est inventé pour notre regard. Il mange, mais ses proies sont élevées, tuées, achetées et amenées par la main de l'homme. Il dort au même endroit qui est, chaque jour, nettoyé par l'homme. Tout devient habitudes et artifices pour lui. D'ailleurs, certains s'en accommodent parfaitement. Le zoo remplace entièrement le territoire de l'animal sauvage.

Quelques titres de Gilles Aillaud provenant des séries peintes aux zoos sont un beau panorama des deux pôles associés de la nature et du construit par l'humain. *Le mur jaune au maki* (primate de Mayotte), *Lions en cage. Hippopotames et bassin. Lézard sous la lampe. Éléphant et clous. Pièce inondée, hippopotames. Crocodiles et grilles. Python et tuyau. Tortues sous les ampoules...* Tous les seconds termes cités n'existent pas dans la nature.

Au zoo, l'animal vit ainsi à cause de l'homme et y survit grâce à lui. Mais l'animal sauvage n'a jamais eu besoin de l'homme. Avec l'invention du zoo, on impose aux animaux ce que nous avons réalisé pour nous : un espace où tout ce dont nous avons besoin pour vivre est réuni au même endroit. Boire, manger, dormir, être à l'abri, se laver tout est rassemblé sous le même toit. Sans le souci de ces activités biologiques dans la nature, l'animal captif devient un occupant de cet espace, condamné à la vacance à perpétuité pour le plus grand plaisir des visiteurs. Ils sont nourris, logés, blanchis. Les humains qu'ils voient régulièrement sont des soigneurs, des vétérinaires, des directeurs et des visiteurs. La communauté des relations gardiens-patients-visiteurs, ça fait un peu penser à l'hôpital, à une maison de retraite, tout ça, non ? Au zoo, tous les patients sont involontaires. Ni payant, ni payé. Ou si, ils payent de leur vie, le prix de la liberté. Des prisonniers innocents qui auraient tous pris perpétuité. C’est cher quand même.

On force. On charrie un peu. Dans le parc zoologique, on entraîne inéluctablement les animaux dans le cours de nos pensées d'humains. On donne la pilule contraceptive et on insémine artificiellement. On fait naître des êtres entre les murs. On rend frugivores des animaux qui ne le sont pas vraiment naturellement. On sédentaire les nomades. On fait prendre du poids. On les nourrit très bien, d'aliments qu'ils ne mangent jamais dans la nature. Les éléphants et les girafes, animaux sauvages des savanes africaines, ont le même complément de granulés que nos chevaux domestiques avec la mention "Activité modérée" imprimée sur chaque sac en kraft de 50 kilos. [011] Aiment-ils ? Qui sait ? En tous les cas, ils mangent. Les crottes des girafes que j'ai trouvées dans les zoos sont trois fois plus grosses que celle que j'ai récupérées dans la brousse tigrée au Niger, territoire des derniers troupeaux sauvages de l'Afrique de l'ouest.

En France, dans un des zoos où je suis allée, les éléphants mangent les pommes par cagettes entières. Une pièce réfrigérée de 15 m2 est réservée aux fruits et légumes de supermarchés gorgés de sucres, parfaitement calibrés, cueillis, jamais mangés sur l'arbre et toujours mûrs. Des bananes, des poireaux, des poivrons, du céleri, des tomates, des haricots, des pommes attendent dans la fraicheur sur les étagères à être épluchés, découpés et donnés aux animaux…

Remonter à la source de la viande pour fauves.

Au zoo, on annihile l'esprit de coopération entre congénères et le goût de l'exploration et de la chasse. Toi le lion on t'achète de la viande, on te l'amène, elle est froide et dépecée. [012] Pour toi, plus de course en avant, plus de sang chaud qui coule sous ta dent, plus de poil ni de plumes. Tu ne dérapes plus dans la terre sèche. Tu n'as plus la gniaque et ta mâchoire ne claque plus. Désormais, on te transmet une proie morte par un contenant en métal qui ressemble à un vide ordure. Tu es mécaniquement alimenté. Tu chopes la bidoche, tu la prends entre tes dents, tu la tapes contre la grille de ta cage comme pour la rendre encore un peu vivante. C'est mort. Tu ne chasseras plus jamais sur ton territoire bien nommé dorénavant "la fauverie". Pour marquer ton territoire, tu rugis. Dans cet enclos très familier et très délimité, tu rugis et tu urines avec ton jet dirigé vers l'arrière. Tu continues désespérément à marquer ta présence, au cas où un autre mâle viendrait tourner autour de tes femelles stérilisées. Ta seule compagnie.

En assistant au repas du lion dans sa loge, me revient de nouveau la question de son origine. Pourtant, je le répète, ce lion est né ici. L’homme l’enferme et lui inflige ce qu’il a crée pour lui-même. Il faut remonter à la source de la viande pour fauves pour savoir que c’est la même qu’on mange.

Souvenirs

Elle ne conduisait pas, on y est allés en métro. Arrivés devant l'enclos des girafes du zoo de Vincennes, ma grand-mère a tendu son ticket composté à la première girafe accessible. La tête de l'animal immense et curieux s'est approchée. Elle l'a pris dans sa bouche et, tout à coup, on a vu sa grosse langue rose ressortir bombée avec le titre de transport collé dessus. Je me souviens très bien de la différence de matière entre la langue et le bout de carton. On était tous petits et l'animal était très haut. Il n'y a pas de photo de ce moment. Quand j'en ai reparlé en famille, on m'a dit que l'histoire était avec un chameau. Ce qui explique que, dans mon souvenir, la langue était rose alors que celle de la girafe est noire.

De lui comme d'une cible. Au zoo d'Hanoï, je me penche au dessus d'un enclos pour regarder ce qui y vit. Je suis à quatre-cinq mètres de hauteur. L'espace en dessous est très minéral, forcé au désertique : pneu, rocher, sable sale. Parmi tout cela, le python est enroulé sur lui-même en contrebas, immobile. Dans la spirale qu'il forme, quelqu'un a jeté des pierres. Il a servi de cible, certains projectiles sont dans le mille, d'autres à côté.

Au Sénégal au milieu de l'allée, il y a une sorte de petite volière faite en grillage. En m'approchant, j'aperçois un caméléon accroché comme un perroquet du Gabon aux parois ajourées en métal. Je distingue très bien le motif en losanges sur sa peau plissée. Aujourd'hui je me demande encore si c'était son camouflage génial ou l'ombre du grillage.

À Paris, l'ours polaire nage dans une fosse verte où flottent des feuilles tombées d'un marronnier de l'allée.

Mister Freeze aux poussins. Dans un documentaire sur la canicule de 2003 en France, les lions d'un zoo se déshydratent. Dans la nature, ils seraient morts. Les hommes concoctent alors un remède de boissons glacées à base de poussins hachés. Ça se présente sous forme de gros stalagmites que le lion place entre ses pattes avant et qu'il lêche jusqu'à la viande. On dirait la recette de nos bons vieux Mister Freeze sans le plastique autour qui nous niquaient les lèvres.

La nuit où le chauffage central de l'appartement de fonction de la directrice du zoo relié à la giraferie est tombé en panne, un réparateur a été appelé d'urgence. Les girafes ne réaliseront pas la baisse de température dans leurs loges, qui, dans la nuit, a poussé la directrice en peignoir dans les allées du parc jusqu'à son bureau pour prévenir Sos Chauffage.